

# Au stand

Autor(en): **Gaillard, a.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 24

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223296>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



d'après F. Rouge

Rédaction et Administration :  
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne  
Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à  
l'Agence de publicité **Gust. AMACKER**  
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement } Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50  
Étranger, port en sus.  
Compte de chèques postaux **II. 1160**

Annonces } 30 centimes la ligne ou son espace.  
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

## AU STAND.

**L**E tir bat son plein au stand du village ; les claquements secs des carabines et des fusils d'ordonnance n'éveillent pas d'écho sur cette grève sablonneuse, piquée, par ci, par là, de maigres buissons.

Le soleil est en fête en ce dimanche de juin, et l'éclat qu'il allume à l'extrémité du canon aussi bien que le scintillement de l'air ne flatte pas l'œil des tireurs s'il réjouit le cœur des paysans. Ils sont tous accourus à leur joute annuelle, les membres du Cordon vert et blanc, du jeune homme de vingt ans au vieillard de septante-cinq ans ; et voici Jean-David en compagnie de son fils et de son petit-fils, un fervent, que l'odeur de la poudre rajeunit et qui, jusqu'à l'automne dernier encore, a fait trembler les lièvres dans leur gîte. Comme il a tendance à frémir, — non à trembler, à le croire — sa vieille carabine en mains, il se donne des nerfs d'acier et des muscles obéissants sans traîtres réflexes, en ingurgitant deux ou trois lampées d'eau de cerises de sa fabrication quelques minutes avant de viser le cercle noir ; et, posément, genou à terre, l'œil au guidon, levant lentement son arme, sans reprise, sans vaine tentative, il envoie son projectile au but. La palette du marqueur signale 2, à droite, en haut. Jean-David n'en croit pas ses yeux et demande confirmation au secrétaire. Il ne s'est pas trompé, lance un « charrette, va ! », sort son flacon, avale une gorgée pour se mettre en état de grâce, respire, soupire, prend son temps et, sans se soucier des coups heureux ou malheureux de ses voisins, l'œil plus clair et plus serein, s'applique, la bouche se tord légèrement et, pan !... 4 ; « A la bonne heure ! C'est encore à droite. On va remédier à cela et tâcher de décrocher un drapeau ». Ce qui arrive après quelques investigations à gauche et au bas de la cible. Le brave se serait cru rabaisé de n'avoir pu faire apparaître la flamme rouge, et déshonoré s'il avait provoqué le geste du pendule.

Frédéric, Frédéric dans la langue populaire, se plaint du soleil, noircit son guidon, se frotte les yeux, épaupe, vise, abaisse le canon, semble attendre une inspiration ; remet en joue, arpenne la cible du bout de son arme, ne peut se fixer ; il se repose encore, s'imprègne de calme, évoque l'adresse de Tell et de notre as Hartmann ; enfin, déterminé, il mire vivement et presse la gâchette avec le sentiment que le coup peut être égaré aussi bien qu'en plein centre.

Prenez Jacques, Louis, Edmond, quel tireur que ce soit, tous apportent à la fonction un sérieux de bon aloi, une attention, une application exemplaires. Il y a une émulation d'adresse, un respect de chaque individualité, et nul ne s'aviserait d'apporter le trouble par un lazzi, une moquerie familière, en parlant à tort et à travers. Face aux cibles, on se tait ou on parle à demi-voix ; la parole est à la poudre qu'il ne s'agit pas de brûler aux moineaux. C'est à qui rivalisera d'adresse, et pour cela on s'entoure de silence, on s'arme de calme et de sang-froid, on commande garde-à-vous à ses muscles et l'on intensifie l'acuité du regard. Les coups espacés ou crépitants sont une musique agréable valant tous les propos du monde, et les cibles dansantes et parlantes un spectacle aussi attrayant que le meilleur film pour ces braves, dont le tir est le sport par excellence, qu'ils pratiquent avec une sorte de solennité pareille à celle d'un rite.

\*\*\*

La cantine attenante au stand retentit du bruit des verres et du brouhaha des conversations. Les langues prennent leur revanche de leur retenue prolongée et épiloguent sur les résultats du tir, qui vont être proclamés tout à l'heure. La fanfare est arrivée pour apporter ses notes cuivrées à la cérémonie de distribution des prix. Un garde-à-vous lancé par le premier piston, et le président de la société se lève :

« Tireurs..., citoyens tireurs, j'ai l'agréable devoir et le plaisir de proclamer les résultats de notre joute pacifique et patriotique (bravo!) et de vous féliciter les uns et les autres, les derniers comme les premiers, de vos succès. La moyenne générale s'élève à 100 points sur 150, soit les 2/3 (bravo!) et le dernier, avec 75 points, atteint encore la moitié du maximum, ce que je n'ai jamais vu jusqu'à aujourd'hui (bravo!). La patrie peut donc compter sur votre adresse comme sur votre dévouement. Vous continuerez à ne pas laisser rouiller votre arme, à vous exercer au tir à toute occasion, et, même quand le landsturm ne voudra plus de vous, vous ferez comme Jean-David, Samuel et d'autres encore, vous montrerez que le bras d'un vrai Suisse ne tremble jamais sur son flingot ! » (bravo !)

La fanfare entonne le Cantique suisse que tous accompagnent debout et tête découverte. D'émotion, la Rosine à Charles-Henri écrase une larme d'un revers de main.

Le président proclame : « Constant Fauconnet, 120 points, premier prix, roi du tir. Approche, qu'on te coiffe ta couronne ! (Fauconnet, œil de faucon, pardieu, émet un quidam). Et voilà pour faire de la bonne cougnarde cet automne ». — Il lui remet une immense bassine en cuivre, tandis que l'Éclatante sonne quelques mesures d'acclamation.

« Jean Bonneuil, 116 points, 2<sup>e</sup> prix : un déjeuner. C'est du fragile, mais ta bourgeoise et ta fille se chargeront bien de l'emporter ». (Quand on s'appelle Bon œil, on manque rarement son coup, relève le même quidam). Boum ! trois coups de grosse caisse et quatre éclats de cuivre en l'honneur du tireur.

Proclamation et distribution continuent, et chaque tireur reçoit le prix de son adresse, qui une hache, une bêche ou un arrosoir, qui une poêle ou un moulin à café, avec assaisonnement d'un compliment qui en double la valeur. Frédéric avec ses 75 points, se voit octroyé une ramassoire flanquée d'un balai de paille de riz ; c'est sans doute pour l'engager à balayer plus souvent devant sa porte (non au figuré), ce qu'il oublie parfois, étant vieux garçon.

Le verre de l'amitié et le verre patriotique vidés, départ en cortège aux sons d'un pas redoublé. Président et vice-président encadrent le roi du jour tout remué d'un émoi bien compréhensible. La foule suit, un peu houleuse, malgré la cadence entraînante de la marche guerrière.

Avec le soir tombant, la fête va se poursuivre en changeant de caractère : la grande salle a été balayée, arrosée, un podium attend les musiciens, et les jambes des jeunes et des vieux vont entrer en danse. A l'abbaye se tiennent cois seulement ceux et celles qui ont le vertige des voltes et virevoltes.

A. Gaillard.



## LO GRAND LAVRO A TOUMI.

**L**OUIMI l'étai montà su sè grand tseveau quand l'avai età nommà ion dâi prècaut dâo velâdzo. L'étai boun'einfant et cein lâi vegnâi bin. Et pu, cein avai fé plliési à tote lê dzein de l'hameau, et à li assebin. Faut vo dere que Toumi l'avai dâi mouï d'ami que lo recriâvant ti. L'étant dan ti benaise.

Lâi avai tot parâi oquie que bourlâve lo novî prècaut. L'è que n'avai jamé pu sè betâ dein la tita l'ortographe, quemet on dit ora que l'ant tsandzî ti lê nom. Lo rhonmo, lâi dîant la bronchite ; l'einnarifiâdzo, l'appelant lo rhonmo de cerveau, et lo thème lâi baillant à nom l'ortographe. Cliâio faute ! cliâio pouésou de faute ! pouâve pas sè débarrassâ de cliia vermena. Assebin, lâi a dein noûtra leinga de cliâio mouï de mot que sant bin maulés à écrire bin adrà. Ein a qu'on lê liâi élastique et que s'écrisant c-a-o-u-t-c-h-o-u-c. L'è su que l'è défecilo.

Po la chiffre l'étai tot dâo mîmo. Assebin Toumi po marquâ lê dzornâ de sè z'ovrà, l'avai trovâ onna rebriqua sein avai fauta d'écrire. L'étai avoué dâi truffie. Eh vâi ma fâi ! avoué dâi truffie. Po lo Iodi, dâi truffie Impérator et po lo Luvi dâi Fin de siècle. Ti lê coup que l'avant fé onna dzornâ, Toumi betâve su on trabilliâ dâo ratali dâo pâilo derrâ onna truffie po tsacon, Impérator âo bin Fin de siècle, se l'étai lo Luvi âo bin lo Iodi. Po la demi-dzornâ, onna mâit de truffie et dînsé tant qu'à la fin dâo mâi. Aidan po eglîâ lê compto, n'avai rein qu'à cartiulâ sè truffie et cein lâi manquâve jamé. Dînsé fasâi min de faute po lo thème et min po cein que dèvessâi, et sa fenna lâi compregnâi rein.

On iâdzo, tot parâi, lâi ein è arrevâ de iena ! On pâo pas la pllie terribliâ ! Sa fenna, la Sophie, on coup que fasâi lo dîná, n'a-te pas trovâ cliâio truffie. L'a peinsâ que prissâvant de couâire. L'è z'a dan plliemâie po lo dzerdenâdzo et Toumi, sti dzor quie, s'ein è tant regalâ que l'a fé on compliement à sa fenna et que lâi a baillî on galé baison.

Mâ, vaitcé l'apri-mîdzo que Iodi l'è venu po terf sa pâie. Toumi châteo à pâilo derrâ po vouâtî sè truffie Impérator. Via, via ! Tot etài via ! Nom de soo de nom de soo !

Fasâi tant de détertin po couchî l'è retrouvâ que la Sophie l'a oïu et va vère que lâi avai.

— Mè dzornâ ? que lâi fâ Toumi, l'è z'a-tou vusse ?

— Quemet ? t'è dzornâ ? so repond la fenna que l'a cru que son homme vegnâi fou.

— Oï, mè truffie ! su clii trabilliâ que l'étant.

— Ah ! l'è rein que cein ! Mon Dieu que te m'a fé pouâire ! Cliâio truffie, l'è z'é praisse po fère lo dzerdenâdzo de midzo que t'a tant amâ.

Lo pouôro Toumi l'a manquâ avai on coup de sang. L'a de dînsé :

— Clia serpente de Sophie ! Se m'a pas fé rupâ mon grand lavro... po dâo dzerdenâdzo !

Marc à Louis.